



Texte 9 : Platon La République

Le peintre.

Sur l'imitateur, donc, nous nous sommes mis d'accord, mais réponds-moi, (a) à propos du peintre, sur le point que voici : ce qu'il entreprend d'imiter est-ce à ton avis dans chaque cas cette réalité en soi, qui est une réalité naturelle, ou bien les ouvrages des ouvriers professionnels ? - Ceux des professionnels ! dit-il. - Est-ce tels qu'ils sont réellement, ou tels qu'ils ont l'air d'être ? Voilà en effet encore un point à décider pour toi. - Comment l'entends-tu ? dit-il. - Comme ceci : un lit, que tu le regardes de côté ou en face, ou de n'importe quelle façon, crois-tu qu'il soit en rien différent de lui-même ? ou bien, alors qu'il ne diffère nullement, offre-t-il à l'oeil une autre apparence ? Et semblablement pour les autres choses. - C'est exact, dit-il : l'apparence change, mais l'objet ne diffère en rien. (b) - Examine dès lors ce point précis : en vue de laquelle de ces deux fins la peinture a-t-elle été faite dans chaque cas ? est-ce en vue d'imiter le réel tel qu'il est, ou bien d'imiter l'apparent tel qu'il apparaît ? en tant qu'imitation d'une apparence, ou bien d'une vérité ? - D'une apparence, dit-il. - C'est donc, je pense, que l'art d'imiter est loin du vrai, et que la raison pour laquelle, à ce qu'il semble, il réalise toutes choses, est que de chacune il atteint une mince portion, je veux dire son simulacre. Ainsi, le peintre, disons-nous, peindra pour nous un cordonnier, un menuisier ou tout autre ouvrier, (c) sans rien entendre au métier d'aucun de ces hommes ; et, malgré cette ignorance, les enfants, les gens sans réflexion, s'il est bon peintre et que de loin il leur montre le dessin qu'il aura fait d'un menuisier, seront dupes de l'illusion que c'est un vrai menuisier ! - Et pourquoi pas ? - Mais non ! car voici, mon cher, à quoi il faut bien réfléchir à propos de tous les semblables faiseurs d'illusion : quand un quidam vient nous raconter de quelqu'un, qu'il a rencontré en celui-là un homme qui a la connaissance de la totalité des métiers, de tout ce que par ailleurs sait chaque spécialiste individuellement, (d) une connaissance dont cet homme ignore absolument en quoi elle ne l'emporterait pas pour l'exactitude sur celle de qui que ce soit, à un pareil quidam il faut répliquer qu'il est un simple d'esprit ; que, ayant fait rencontre d'un sorcier, je veux dire d'un imitateur, il en a été la dupe, au point d'avoir l'illusion qu'il avait affaire à un savant total, et la raison en est que lui-même il n'est pas capable d'opérer une discrimination entre le savoir, le non-savoir et l'imitation. - Rien de plus vrai ! dit-il.



(...)

Trois sortes d'art.

Allons-y donc ! et réfléchis bien à ceci : le créateur du simulacre, l'imitateur, il n'entend rien, disons-nous, à la réalité, mais bien à l'apparence ? (c) n'est-il pas vrai ? - Oui. - Eh bien donc ! ne restons pas à moitié de ce qui a été dit, mais regardons-y comme il faut. - Parle ! fit-il. - Un peintre, disons-nous, peindra une bride, un mors ? - Oui. - Mais ceux, en vérité, qui les fabriqueront, c'est le bourrellier et le forgeron ? - Parfaitement ! - Mais est-ce le peintre qui est compétent sur ce que doivent être les brides et le mors ? Ce n'est pas non plus, n'est-ce pas ? celui qui les a fabriqués : le forgeron, le corroyeur ; mais c'est bien plutôt celui qui précisément connaît l'emploi de ces choses, à savoir le seul cavalier. - Rien de plus vrai ! - Aussi ne dirons-nous pas que pour tout il en est comme cela ? - Comment ? (d) - Que pour chaque chose existent ces trois sortes d'art : l'art qui se servira de la chose, l'art qui la fabriquera, l'art qui l'imitera ? - Oui. - Mais est-ce que mérite, beauté, rectitude, pour chaque objet fabriqué, pour chaque vivant, pour chaque action, n'existent pas par rapport à rien d'autre, sinon à la satisfaction d'un besoin, satisfaction par rapport à laquelle ce dont il s'agit a été fabriqué ou bien existe naturellement ? - C'est exact ! - Ainsi donc, il est on ne peut plus nécessaire que celui qui se sert de la chose, à la fois soit celui qui la connaît le mieux et celui qui se chargera de renseigner le fabricant sur le bon ou le mauvais de ce dont il se sert dans l'usage qu'il en fait : un joueur de flûte, par exemple, doit, je suppose, renseigner le fabricant de flûtes sur les flûtes qui obéiront bien (e) quand il jouera de la flûte ; il lui prescrira les caractères qu'il doit leur donner, et le fabricant obéira. - Comment ne le ferait-il pas ? - Mais n'est-ce pas en tant que l'un sait, qu'il renseigne sur les flûtes qui valent quelque chose et sur celles qui ne valent rien et n'est-ce pas en faisant confiance au premier que l'autre les fabriquera ? - Oui. - Ainsi donc, c'est à propos du même objet fabriqué que le fabricant aura une droite confiance quant à la beauté ou à la défektivité de cet objet, et du fait d'être en relation avec celui qui sait, (a) d'être obligé d'écouter celui qui sait, mais c'est à celui qui fait usage qu'appartiendra le savoir. - Oui, absolument ! - Quant à l'imitateur, est-ce de l'usage qu'il tiendra un savoir relatif aux objets que, par exemple, il peint, à leur beauté et rectitude comme à l'absence en eux de ces qualités ? ou bien en aura-t-il une opinion droite en raison du fait qu'il entretient nécessairement des relations avec celui qui sait et que ce dernier lui prescrit quelles choses il doit peindre ? - Ce n'est ni l'un ni l'autre. - Donc, il n'y aura ni savoir ni opinion droite chez l'imitateur, en ce qui concerne les choses qu'il imitera, relativement à leur beauté ou à leur



La représentation

défectuosité. - Il semble bien que non ! - Ah ! l'habile homme que serait dans la poésie l'imitateur, pour parler savamment de ce qu'il mettra dans ses poèmes ! - Point guère habile ! (*b*) - Et cependant il n'en imitera pas moins pour cela, sans savoir dans chaque cas en quoi c'est mal ou c'est bien. Mais, vraisemblablement, ce dont la nature est d'être évidemment beau aux yeux de la foule, comme à ceux des gens qui ne savent rien, voilà ce qu'il imitera ! - Qu'imiterait-il d'autre en effet ?